

PETITES RÉCREATIONS D'ESPRIT

LE TERRENEUVE ET LE GRISON

Un terreneuve, aimé pour ses tendres caresses,
Veut se montrer badin à l'endroit d'un grison ;
Mais, celui-ci, grossier, peu fait aux gentilleses,
D'un brutal coup de pied l'étend sur le gazon.

Ne cherchez vos plaisirs qu'auprès de vos semblables ;
Sinon, sali bientôt du haut jusques en bas,
Vous servirez de cible à ces gens méprisables
Qui se moquent toujours des vertus qu'ils n'ont pas.

LE FERMIER ET LE DINDON

Un fermier engraisait un dindon pour sa fête ;
Celui-ci, tout dodu, glougloutait de plaisir ;
Mais un gueux de renard survient dans l'entrefaite
Qui l'étrangle, l'emporte et le mange à loisir.

On engraisse souvent la dinde pour les autres ;
Certains même sauront se priver de leur pain
Pour vouloir obliger de ces tristes apôtres
Qui ne songent qu'à faire un dindon du prochain.

LES RÊVES DE BONAPARTE

Non content d'être un jour le maître de la France,
Bonaparte voulut voir l'Europe en ses mains
Et vingt rois lui prêter serment d'allégeance ;
Mais à vouloir la terre on se casse les reins.

N'allons pas de nos vœux fatiguer la fortune
Et tenir le bon Dieu constamment en éveil ;
Et si quelque beau jour il nous donne la lune,
Ne lui demandons pas aussitôt le soleil !

LE MONSIEUR A L'ŒIL CREVÉ

Par mégarde une dame, en ouvrant son ombrelle,
Crève l'œil d'un monsieur. Devant ce triste exploit,
Celui-ci poliment s'incline vers la belle ;
—Madame, ce n'est rien ; il me reste l'œil droit.

On ne saurait user de trop de politesse !
A se fâcher tout rouge on se met dans son tort
Et l'on n'a qu'à gagner à cultiver sans cesse
L'art de savoir sourire aux caprices du sort.

ADOLPHE FLAMANT.

UN HÉROS



A nuit tombait, une de ces belles nuits d'été, où des myriades d'étoiles brillant au ciel, la lune renvoyant sur la terre sa pâle et timide clarté, élèvent notre cœur et tirent de notre bouche un cri d'admiration, de bonheur, de joie et d'enthousiasme.

Une abbaye en ruines se présentait comme un fantôme, sur le plateau de la montagne, avec ses murailles grisâtres et lézardées, et ses longues draperies de lierre, cachant d'un voile toujours vert les injures que le temps et les révolutions avaient tracées sur cette antique demeure de la retraite et de la prière.

C'était le vingt-neuvième jour de juin ; à peine le soleil avait-il disparu à l'horizon, que des feux de joie brillaient, comme au temple des Druides, sur la crête sourcilieuse des collines et sur les sommités bleuâtres avoisinant le village de R... pour fêter le célèbre anniversaire de la mort des apôtres Pierre et Paul.

Un jeune voyageur, portant l'uniforme du 17^e régiment de dragons, après avoir gravi le revers occidental de la colline, s'arrêta tout à coup en face du vieux monastère. A son aspect, une femme en grand deuil se détacha du monument, saisissant vivement la main du jeune homme, elle l'entraîna sous les sombres voûtes de l'ancienne chapelle gothique.

—Nous sommes mieux ici, dit la femme, en passant lentement sa main ridée et sèche sur son front ; la vue de ces feux me fait mal, ils semblent insulter à ma douleur, les accents de la joie humaine m'attristent et m'importunent. Je suis dans les pleurs, il m'est pénible de voir tous mes semblables dans la réjouissance. Mon pauvre

Georges, mon unique et dernière espérance, mon fils, mon très cher enfant, tu vas donc me quitter ?

—Ma mère, dit le jeune homme, le destin le veut ainsi, il m'est pénible de t'abandonner, de te quitter juste au moment tu aurais tant de besoin d'un soutien ; mais j'ai ma dette à payer à la mère-patrie. Bénis ton fils en l'embrassant et prie Dieu pour lui.

—Oui, Georges, je prierai pour toi notre bonne Vierge Marie, pour qu'elle veille sur mon enfant et me le ramène sain et sauf. J'ai voulu aussi te voir encore, j'avais besoin de te bénir au milieu de ces colonnes mutilées par le feu et le fer ; dans ces cloîtres déserts bâtis par tes pieux ancêtres et que leur épée sut défendre avec tant de courage et de bravoure. C'est en face de cet autel où tes pères ont prié, sur ces dalles mortuaires où de pieux chevaliers et bien des chefs du pays reposent, sous ces arcades en ruines, que j'ai voulu exiger de toi un serment solennel.

—Parle, parle, mère, tes désirs seront des ordres pour ton fils.

—Jure-moi de ne jamais rougir de ta religion ni de ton pays.

Les échos des montagnes, réveillés par les rondes joyeuses que l'on dansait autour des feux de joie, apportèrent les sons jusque sous les voûtes de l'église, des chants nobles et gracieux des paysans.

Georges était à genoux au pied de l'autel éclairé sur lequel se jouait les pâles rayons de la lune ; un jour verdâtre et fantastique tombait des ogives sculptées. Sous les pieds du jeune homme étaient dix générations décédées.

Il prononça, d'une voix émue mais ferme, le serment exigé, les mains jointes et la tête humble.

Tout à coup le roulement lointain du tambour vint se mêler aux bruits confus du soir.

—Entendez-vous ? dit Georges en pâlisant.

—Oui, j'entends, c'est la voix de ma patrie qui me demande mon enfant, dit la mère, le cœur serré par l'angoisse.

—Le vaisseau qui doit m'emporter demain se balance là-bas comme un oiseau de mer, dit Georges, en s'arrêtant sous le portique de l'église et montrant de la main la baie qui déroulait au loin ses flots bleuâtres éclairés par lune.

—An Georges ! par pitié, cache-moi ce vaisseau ! sa vue est beaucoup trop pénible pour moi !

—Adieu, ma bonne, ma noble mère ! Adieu ; priez pour moi, lorsque, loin de vos baisers et de vos caresses, je combattrai dans les savanes de l'Amérique, pour la gloire et le triomphe de la France.

—Oui, je prierai Dieu pour toi, dit la pauvre veuve, en dévorant ses larmes ; j'irai en pèlerinage au tombeau des saints ; j'attirerai sur ta tête, à force de jeûnes et d'aumônes, les bénédictions du Seigneur ; j'userai avec mes genoux les marches de cet autel... délaissé comme moi !

—Adieu ! dit le jeune homme en sanglotant.

—Arrête, arrête !... quoi sitôt !... laisse moi t'embrasser et te bénir encore une fois.

Le tambour battait la retraite. Le jeune Georges s'arracha des bras de sa mère en criant : "Adieu, Adieu !" et descendit en courant la colline.

La pauvre vieille resta debout sur une pierre druidique, tant qu'elle aperçut dans le lointain l'uniforme de son fils. Puis elle s'assit sur une tombe couverte de mousse et pleura.

Lorsque le soleil apparut, au-dessus de la masse liquide de l'océan, comme un globe de feu ; une légère frégate quittait la terre de France. Sur ce vaisseau un jeune homme, d'une figure pleine de noblesse et de mélancolie, se tenait debout près du grand mât, la tête nue il saluait d'un geste d'adieu cette belle et verdoyante terre de France qu'il ne devait plus revoir. Longtemps il attacha ses regards attristés sur les créneaux croûlants du vieux monastère qu'il avait visité la veille ; longtemps ses yeux restèrent fixés sur les cimes fugitives de ses montagnes bleues ; il ressentit un déchirement de cœur inexprimable lorsque, à l'horizon, les sommités aiguës des collines de son village se confondirent avec les nuages ; alors une larme solitaire roula silencieusement et inaperçue sous la paupière du brave soldat.

Peu de jours après, la frégate jetait l'ancre dans une baie d'Amérique. Georges rejoignit aussitôt le corps d'armée que commandait, dans le Mexique, un de ses compatriotes : A.... P.... Le noble

commandant ne tarda pas à remarquer le jeune Georges, qui, en plus d'une rencontre, se distingua par sa bravoure et son sang-froid. Après une action d'éclat Georges fut élevé au grade de sergent.

Un soir, le commandant ayant de précieuses dépêches à faire parvenir à son général fit venir le jeune sous-officier et lui dit :

—J'expédie cette nuit un exprès porteur de dépêches fort importantes ; tout serait perdu si elles tombaient au pouvoir des Américains. Ce départ est un secret pour l'armée ; le pays est couvert d'ennemis ; il faut à mon exprès une escorte parfaitement sûre... c'est toi que j'ai choisi... C'est un honneur périlleux, ajouta le commandant après une minute de réflexion.

—J'accepte, dit Georges, avec vivacité et énergie ; je vous remercie, mon commandant, d'avoir pensé à moi et je tâcherai, avec l'aide de Dieu, de me montrer digne de votre confiance.

Minuit sonnait lorsque Georges et son compagnon quittèrent le camp français. C'était une de ces belles nuits du Nouveau-Monde, une nuit douce et chaude ; la lune versait son jour bleuâtre sur la cime des magnolias ; le ciel était si pur qu'on y cherchait en vain un nuage. Tandis que le guide s'orientait en observant le cours des astres, en interrogeant la mousse des vieux chênes, pour suivre une ligne droite à travers la forêt, Georges songeait à sa belle patrie, à sa bien-aimée France, à sa chère et tendre mère, aux bords riants de la charmante rivière qui arrosait son village, au sentier bordé d'aubépines qui conduisait à sa chaumière, à la petite église où il avait fait sa première communion et où il avait été reçu enfant de Dieu et l'Eglise catholique. Un oiseau chanta ; George crut reconnaître dans la voix de ce chantre de la nuit, la voix du rouge-gorge ; le jeune officier sourit, il était si heureux de revoir, par la pensée, toutes ces belles choses qui lui rappelaient sa patrie absente.

Tout à coup une voix s'éleva dans le silence de la nuit. C'était la voix de la sentinelle ennemie qui criait :

—Qui vive ?

Une patrouille américaine entendant cet appel fait feu sur les Français. Georges est blessé et son compagnon glissant de cheval a à peine la force de dire :

—Je suis mort, sauvez les dépêches.

Georges saisit les précieux papiers et, malgré sa blessure et la fusillade terrible des ennemis, se met à courir dans le fourré ; il est atteint encore par deux balles ennemies, ses forces diminuent avec son sang qui coule ; un nuage, le nuage de la mort, passe devant ses yeux et il tombe sur la mousse, auprès d'un chêne séculaire.

—Les dépêches, dit-il, à mi-voix, ce dépôt précieux que j'ai promis de remettre intact, que vont-elles devenir ? Mon Dieu, inspirez-moi ce que je dois faire.

Soudain, il se lève à demi sur son coude et déchirant, avec ses mains, la plus large de ses blessures y introduit péniblement les dépêches, puis il ramène sur le précieux papier ses chairs ensanglantées. Epuisé par cet effort, il retombe sur la mousse humide, en disant :

—O mon pays, je te lègue mon dernier soupir.

Il pensa à sa mère, puis fermant les yeux il attendit son heure suprême.

Au jour naissant une patrouille française trouva notre héros baigné dans son sang. Il pressait contre sa poitrine une petite croix en bois de chêne, présent que lui avait fait sa mère. Il ne lui restait qu'un souffle de vie, il l'employa à indiquer son fatal secret. Réunissant toutes ses forces il cria encore d'une voix faible :

—Vive la France !

Et, détournant la tête, il expira.

Il avait prouvé que l'amour de Dieu et de sa religion peuvent créer des héros méritant l'immortalité du souvenir.

Paul Calmet.

Armissan (France), 1893.